



LE SENS RELIGIEUX : LE FAIT LE PLUS IMPOSANT DE L'HISTOIRE DE L'HOMME

Notes de la présentation du *Sens religieux*
avec Irene Elisei, Javier Prades et Davide Prospero

Milan, Théâtre Dal Verme, 2 mai 2023 et en visioconférence depuis l'Italie et le monde



LE SENS RELIGIEUX : LE FAIT LE PLUS IMPOSANT DE L'HISTOIRE DE L'HOMME

Notes de la présentation du *Sens religieux* avec Irene Elisei, Javier Prades et Davide Prospero

Milan, Théâtre Dal Verme, 2 mai 2023
et en visioconférence depuis l'Italie et le monde

Davide Prospero

Bonsoir à tous, bienvenue. Je vous salue et vous remercie tous, ceux qui sont présents ici au Théâtre Dal Verme de Milan, et toutes les personnes connectées depuis l'Italie et l'étranger. J'ai appris par nos amis qui nous suivent à distance que plusieurs personnalités de l'Église et de la société civile participent à cette rencontre, comme de nombreuses personnes qui ne font pas partie du mouvement de Communion et Libération : je vous remercie pour votre présence et j'espère que ce sera une occasion supplémentaire pour mieux nous connaître. Nous avons écouté à l'instant don Giussani introduire ainsi le thème du sens religieux : « Il ne s'agit pas seulement d'un fait, d'un événement, mais du fait le plus imposant et le plus inextirpable de l'histoire de l'homme » (Épisode 1 du podcast *Il senso religioso* ; min 5 :13). Cet enregistrement est tiré du podcast produit par Choramedia et disponible en ligne, retraçant tous les contenus du livre *Le sens religieux*, avec la voix de don Giussani pour la première fois.

Dans ce court extrait que nous venons d'écouter, on saisit très bien, je crois, l'intensité avec laquelle don Giussani introduisait avant tout les jeunes, mais aussi tous ceux qu'il rencontrait, au thème du sens religieux, et cette passion vibrante avec laquelle il les invitait à prendre au sérieux avec toute la raison et toute l'humanité ce désir de sens, cette tension vers l'infini que tout homme expérimente et porte en lui. Du reste, c'est précisément cette conviction

qui a nourri depuis toujours son engagement infatigable dans l'éducation des jeunes. N'oublions pas l'une de ses phrases célèbres, reprise dans le livre *Porta la speranza* « Nous étouffons les jeunes si nous exigeons d'eux qu'ils s'enthousiasment pour des choses limitées » (*Porta la speranza*, Marietti 1820, Gênes 1997, p. 68). Pour don Giussani, toute proposition qui ne tend pas à ouvrir le regard, à introduire une expérience de signification totale pour l'existence, est limitée.

Comme beaucoup d'entre vous le savent déjà, don Giussani a donné une forme définitive au contenu de ces leçons, et de celles qu'il avait tenues auparavant au lycée Berchet de Milan puis à l'Université Catholique, dans l'édition de 1986 du livre *Le sens religieux*, le plus connu de don Giussani et le plus traduit dans le monde.

Une nouvelle édition italienne de ce livre vient de paraître chez BUR. Je profite de l'occasion pour remercier Rizzoli et le groupe Mondadori – dont certains représentants officiels sont ici présents – pour leur collaboration fondamentale et fructueuse qui caractérise nos initiatives éditoriales depuis de nombreuses années.

Nous avons décidé de réaliser cette nouvelle édition car les communautés de Communion et Libération en Italie et dans le monde seront amenées à utiliser ce texte lors des moments d'école de communauté. Je me permettrai à la fin de la rencontre de prendre quelques minutes pour mieux expliquer



de quoi il s'agit, puisque c'est un geste ouvert à toute personne intéressée par l'approfondissement de ces questions, et pas seulement aux membres de CL.

Je reviens au livre, sa nouvelle publication nous a donné l'occasion de l'enrichir avec une nouvelle *Préface*. Il s'agit d'une intervention de l'archevêque de Buenos Aires de l'époque, Jorge Mario Bergoglio, à l'occasion de la présentation du *Sens religieux* en espagnol en 1998. Je remercie encore une fois le Saint-Père de nous avoir donné son accord pour repropose sa réflexion.

L'actualité de ses paroles est vraiment impressionnante. Il disait en effet : « *Le sens religieux* n'est pas un livre destiné à l'usage exclusif des membres du mouvement, ni même des seuls chrétiens ou croyants. C'est un livre pour tous les hommes qui prennent au sérieux leur humanité. J'ose dire que la question que nous devons affronter en priorité aujourd'hui n'est pas tant le problème de Dieu – l'existence de Dieu, la connaissance de Dieu –, mais le problème de l'homme, la connaissance de l'homme et le fait de trouver en l'homme lui-même l'empreinte que Dieu y a laissée pour qu'il puisse Le rencontrer » (*Le sens religieux*, Salvator, Paris 2023, p. 10).

C'est aussi en réaction à ce texte du futur pape François que nous avons pensé organiser l'événement de ce soir : la présentation publique, donc ouverte à tous, d'un livre que nous pensons être extrêmement stimulant et fascinant pour l'homme d'aujourd'hui.

Pour approfondir et rendre concret ce point, nous avons invité le père Javier Prades, recteur de l'Université ecclésiastique San Dámaso de Madrid, et professeur de Théologie dogmatique. Nous lui adressons nos sincères remerciements pour sa disponibilité. Je remercie également la journaliste Irene Elisei, à qui nous avons demandé d'animer le dialogue de ce soir.

Merci, la parole est à vous.

Irene Elisei

Bonsoir à tous, je remercie Davide Proserpi, président de la Fraternité de Communion et Libération.

« Le critère objectif [...] de cette expérience élémentaire que toutes les mères transmettent à leurs enfants, de la *même* façon [...] : l'exigence de bonté, de justice, de vrai, de félicité constituent le visage ultime, l'énergie profonde avec laquelle les hommes de tous les temps et de toutes les races abordent toutes choses [...] Nous pouvons lire avec émotion des phrases écrites il y a des milliers d'années par les poètes de l'Antiquité avec une impression de référence à notre actualité, parfois plus forte que celle de nos rapports quotidiens. [...] Comment cela est-il possible ? Parce que cette expérience élémentaire, [...] est substantiellement la même chez tous, même si elle est par la suite déterminée, traduite, réalisée de façons très différentes, et même apparemment opposées » (*ibidem*, p. 26-27).

J'ai voulu partir de ces lignes écrites par don Giussani dans les toutes premières pages du *Sens religieux*, même si elles ne sont très probablement pas les plus connues ou les plus citées, car elles nous permettent de partir tous du même point, parce qu'elles nous renvoient à quelque chose que nous avons pu vivre tous, ne fût-ce qu'une seule fois pendant nos années d'école, lorsque nous avons été particulièrement touchés par le vers d'une poésie, le titre d'un livre, en écoutant un morceau de musique classique ou le couplet d'une chanson. Ce n'est pas un hasard si *Le sens religieux* de don Giussani est particulièrement riche en citations. L'un des auteurs qu'il cite le plus souvent est Giacomo Leopardi : l'une de ses poésies, citée par don Giussani et écrite il y a presque deux cents ans, le *Chant nocturne d'un pasteur errant en Asie*, m'a beaucoup touchée (elle bouleverse chaque fois qu'on la lit). Giussani reprend ces lignes du pasteur qui s'interroge : « Souvent aussi quand je regarde, / les étoiles briller au firmament, / Je me dis en moi-même songeant : / "À quoi est utile l'air infini et cette profonde / cette infinie sérénité ? Que signifie / cette solitude immense, et moi que suis-je" ? » (« Chant nocturne... », XXIII, v. 84-89). Ce sont les questions existentielles, c'est la marque du sens religieux. Mais, comme nous l'avons entendu il y a quelques instants de sa propre voix, don Giussani parle du sens religieux comme d'« un fait », alors que, communément, nous l'entendons souvent comme une question de sensibilité (je suis plus ou moins sensible et je me pose plus ou moins certaines questions).

Peux-tu nous aider à comprendre ce que don Giussani entend par « un fait » quand il parle de sens religieux ?

Javier Prades

Bonsoir Irene, bonsoir à tous. Je voudrais commencer par remercier Davide Prospero pour l'invitation qu'il m'a adressée pour dialoguer aujourd'hui sur ce livre exceptionnel de don Giussani.

Nous venons juste de l'entendre : le sens religieux

est un phénomène objectif, c'est un fait réel, c'est une réalité, ce n'est pas une idée, ce n'est pas un sentiment. Il ajoute ensuite : « C'est le fait le plus imposant de l'histoire de l'homme ». Pourquoi ? La réponse totale, nous la trouverons au fur et à mesure que nous lirons le livre ensemble. Mais nous pouvons dès à présent rappeler un autre passage de don Giussani : « Nous appelons "sens religieux" le "cœur" de l'homme : la soif de vérité et de félicité se rapporte au bien ultime, à la signification totale, qui excède notre possibilité d'imagination et de définition. Et qui est aussi la raison de toute notre action : le sens religieux est le sommet de la raison, parce que la raison est conscience de la réalité selon la totalité de ses facteurs » (*L'io, il potere, le opere*, Marietti 1820, Genova 2000, p. 92). Reprenons ces termes : soif de vérité, soif de félicité. Nous pouvons déjà les reconnaître : ils indiquent l'orientation vers une signification totale qui excède mon imagination et ma capacité de définition, et qui est pourtant la raison de mon action. Don Giussani rappelle, par conséquent, sa définition bien connue de raison comme « conscience de la réalité selon la totalité de ses facteurs ». Le sens religieux comme une soif de vérité, une soif de félicité que je n'arrive pas à imaginer, que je n'arrive pas à définir et qui pourtant met en mouvement et oriente toute mon action. Voilà sa préoccupation. Et il ajoute que c'est pour cette raison que le sens religieux est « la position de l'homme face à son destin, position exacte pour ce qui est de la conscience, mais toujours à l'état de tentative pour ce qui est de l'attitude pratique » (*Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 189).

Pourquoi parle-t-il d'un fait imposant ? Parce que cette position, qui est juste pour ce qui est de la conscience mais toujours à l'état de tentative pour ce qui est de l'attitude pratique, constitue toute la vie de l'homme, de chacun de nous individuellement et des sociétés, des peuples, de l'humanité tout entière. C'est en cela que c'est une réalité imposante.

Elisei. Nous l'approfondirons encore, mais avant, j'ai une question simple, mais essentielle : pourquoi

Reprenons ces termes : soif de vérité, soif de félicité. Nous pouvons déjà les reconnaître : ils indiquent l'orientation vers une signification totale qui excède mon imagination et ma capacité de définition, et qui est pourtant la raison de mon action.

est-il utile de remettre le sens religieux à l'ordre du jour aujourd'hui ? À Milan, on court énormément ; je ne sais pas pour Madrid, mais ici nous sommes toujours affairés et on a toujours l'impression que c'est une question qu'on peut repousser à plus tard, d'une manière ou d'une autre. Il faut avoir de bonnes raisons pour proposer à quelqu'un la lecture d'un livre qui se concentre sur les questions, alors que tout le monde autour de nous s'épuise à fournir des réponses dans les plus brefs délais.

Prades. Quel est le contexte d'aujourd'hui ? Je le dis avec l'heureuse formule que le pape François a rendu populaire : nous sommes dans un « changement d'époque » (*Discours lors de la rencontre avec les participants au V^e Congrès de l'Église italienne*, Florence, 10 novembre 2015). On peut le réduire à un slogan à citer avant de passer au suivant, mais si, au contraire, on le prend au sérieux, il nous met tous face à un horizon de changements très profonds de nos sociétés, que certains auteurs signalent même comme une révolution anthropologique. Le moment dans lequel nous nous trouvons, et pour lequel ce livre est reproposé, est un moment où la portée des changements, des mutations, touche vraiment ce qu'est l'humain, ce qu'est l'identité humaine. Si nous voulions décrire les phénomènes qui entrent dans ce diagnostic, il faudrait un travail qu'il serait très beau de faire dans un contexte d'approfondissement culturel. Ce soir, je ne ferai que mettre l'accent sur certains points.

Prenons le pôle technologique. Pour le dire de façon synthétique, il s'agit de la fameuse convergence NBIC (la nanotechnologie, la biotechnologie, la technologie de l'information et les technologies cognitives), qui récapitule tout un monde que nous pouvons évoquer sans trop de difficultés comme l'une des dimensions de l'horizon dans lequel nous nous trouvons.

Mais il existe un autre pôle par rapport à ce changement d'époque, il existe un autre versant très présent, qui concerne plus directement l'humain : une auto-affirmation croissante des individus détachés de tous rapports. Une autodétermination conçue de plus en plus en termes de sentiments. Prenons le thème du narcissisme dans nos sociétés ; à ce niveau, on pourrait ouvrir (on peut et on doit ouvrir) un autre horizon de questions. Pour résumer, je reprends une affirmation du pape Benoît XVI qui parlait d'un « déséquilibre entre possibilités tech-

*Don Gius me pousse
par derrière, par devant,
de tous les côtés
comme pour me dire :
« Réveille-toi ! Parce que si
tu n'es pas présent, rien de ce
que tu dis, fais, proposes,
désires, rêves, souffres ne
t'appartient ! ».*

niques », gigantesques et en soi très utiles au bien-être de nos sociétés, « et énergie morale ». Et il ajoutait (ceci est intéressant) : « La sécurité, dont nous avons besoin comme fondement de notre liberté et de notre dignité, ne peut provenir en dernière analyse de systèmes techniques de contrôle [ce ne sont pas les systèmes qui nous rendront certains], mais peut, précisément, jaillir seulement de la force morale de l'homme : là où elle manque, là où elle est insuffisante, le pouvoir que possède l'homme se transformera toujours plus [inévitablement et chaque jour plus] en un pouvoir de destruction » (*L'Europe de Benoît dans la crise des cultures*, Parole et Silence, Paris 2007, p. 25). Il n'est pas dit qu'il en sera ainsi, mais c'est possible.

Dans tous les cas, ce que Benoît XVI appelle « énergie morale » – la stature humaine prise au sens intégral, pourrions-nous dire – va très bien avec la préoccupation de don Giussani lorsqu'il a proposé le livre et son chemin éducatif. Dans une formule plus connue de certains d'entre nous, il a souligné la perte du sens du moi, c'est-à-dire la perte de l'énergie morale dont parlait Benoît, d'une compréhension intégrale, vivante de l'humain, qui peut utiliser avec justesse le pouvoir, ou bien être écrasé par lui. Don Gius disait : « Derrière le mot "moi", il y a [...] une grande confusion, et pourtant la compréhension de ce qu'est *mon sujet* [c'est à dire ce que je suis moi] est de premier intérêt. En effet, mon sujet est au centre, à la racine de chacune de mes actions [...]. Si l'on met son propre moi de côté, il est impossible que les relations avec la vie soient nôtres, que la vie même (le ciel, la femme, l'ami, la musique) soit nôtre. [...] Il y a [il le disait déjà à l'époque, il y a un certain nombre d'années] une très forte pression de la part du monde qui nous entoure [médias, école, politique] [...] finissant par entraver

[...] toute tentative de prise de conscience de son propre moi. [...] Mais s'il arrive, et cela arrive, que notre personnalité, notre moi, soit complètement écrasé, littéralement supprimé, ou intimidé au point d'être hébété, nous le subissons calmement tous les jours » (*Alla ricerca del volto umano*, Rizzoli, Milan 1995, p. 9-10).

Giussani ne veut pas nous laisser tranquilles sur ce sujet. Je fais partie de ceux qui souffrent sans sourciller de voir leur personnalité écrasée et don Gius me pousse par derrière, par devant, de tous les côtés comme pour me dire : « Réveille-toi ! Parce que si tu n'es pas présent, rien de ce que tu dis, fais, proposes, désires, rêves, souffres ne t'appartient ! ».

J'ajoute une dernière chose. En soi, cela suffirait déjà pour lui être reconnaissants. Mais l'archevêque Bergoglio insiste, dans la *Préface*, sur une autre dimension très intéressante et tout à fait décisive pour nous : « Un homme qui a oublié ou censuré ses "pourquoi" fondamentaux et les ardentes aspirations de son cœur [si l'on est aussi éteint, mollasson, à moitié mort], perçoit le fait de parler de Dieu comme un discours abstrait, ésotérique, ou un encouragement à une dévotion sans la moindre incidence sur la vie » (*Le sens religieux*, op. cit., p. 11). Retrouver l'humain est le chemin pour réouvrir humainement la question sur Dieu. S'il n'y a pas de question ni de réponse sur Dieu, tous les risques dont nous parlions avant conduiront très probablement à cette utilisation du pouvoir des hommes contre les hommes.

Par conséquent, revenons aujourd'hui sur ce « fait » qu'est le sens religieux, en le prenant avec don Giussani comme « une invitation et une incitation à retrouver la simplicité, l'authenticité de notre nature » (*L'io rinasce in un incontro. 1986-1987*, Bur, Milan 2010, p. 162), la fascination d'être hommes. Il faudra bien que quelqu'un nous rende la fascination d'être hommes !

Elisei. Tu viens juste de parler de l'invitation à être hommes. *Le sens religieux*, qui est certainement le texte le plus traduit et le plus connu de don Giussani, est la première partie d'un parcours que Giussani a entrepris avec les jeunes rencontrés à l'école, au lycée Berchet, au milieu des années cinquante, des jeunes chez qui il constatait une foi très liée à la tradition mais privée de bases solides (ce qu'il appelait les « raisons adéquates »). Il a donc commencé avec eux un parcours éducatif, à partir du *Sens religieux*,

qui s'enrichira d'autres livres par la suite, et qui est au centre de la nouveauté de Giussani. Face à des jeunes dont la foi était liée à la tradition mais privée de raisons adéquates, pour les aider à comprendre pourquoi cela valait la peine de croire, il est parti de l'aspect raisonnable des interrogations premières. Un renversement, non ? Plutôt que d'analyser le problème individuel, je pars en amont, ce qui me semble révolutionnaire en soi. Pour ceux qui n'ont jamais connu Giussani (je ne l'ai jamais connu !), une question que je me suis posée moi aussi revient sans cesse dans le livre : mais un homme, surtout un homme moderne, peut-il raisonnablement se poser ces questions ?

Je te demande si cette utilisation de la raison et le sens religieux sont la grande nouveauté de Giussani dans sa façon d'affronter le sujet.

Prades. Dans la *Préface* des éditions suivantes du *Sens religieux*, il explique le but de sa tentative, ce qu'il se propose de faire. Il dit ceci : « L'homme affronte la réalité [la réalité de chacun, des hommes de son époque, de ceux d'aujourd'hui, la nôtre et celle de chacun ; pour comprendre, pour saisir la vie, pour se comprendre soi-même, les autres, tout, l'homme] avec la raison ». Et c'est déjà une option très forte, car il existe beaucoup d'alternatives autour de nous concernant le rapport avec le réel qui ne partent justement pas de la raison, d'un sens intégral de raison, mais du sentiment ou de l'irrationalité pure selon laquelle il n'existe pas de raisons, il n'y a que les soubresauts de l'instinct ou de l'émotivité, et Dieu sait quoi encore. Giussani dit au contraire : « La raison [...] est ce qui nous définit comme hommes. Pour cela, nous devons avoir la passion du raisonnable : c'est cette passion qui constitue le fil conducteur du discours que

Le fait d'avoir négligé le drame humain, les questions, la passion d'une vie raisonnable est, à mon avis, un des éléments de la situation dans laquelle nous nous trouvons.



nous allons faire. C'est précisément pour cela que le premier volume du "ParCours", *Le sens religieux*, s'ouvre par une triple prémisse de méthode, qui doit nous aider à pénétrer la modalité avec laquelle la conscience d'un homme, par nature, raisonne » (*Le sens religieux*, op. cit., p. 15).

Ici, il est très beau et très intéressant de saisir, d'une part, l'originalité de don Giussani, les traits originaux, très originaux à mon avis, de sa proposition éducative pour nous faire entrer dans la totalité du réel. Et, d'autre part, à bien y regarder, reconnaître qu'en faisant ainsi il suit la meilleure tradition catholique. Car d'Augustin à Thomas et à Newman, il n'y a pas un seul « grand » dans l'histoire de la foi et de l'Église qui, dans sa tentative de transmettre la foi, ne se soit posé la question sur la raison et n'ait pas lutté en faveur de la raison. C'est pour cela que nous pouvons dire que nous nous trouvons à notre époque face à une personnalité qui prolonge cette sensibilité, cette modalité d'approche du réel, pour soi-même et comme point de départ de l'éducation. Et ainsi, en ravivant la raison (tu disais les interrogations), le chemin que propose Giussani peut rencontrer aussi une objection que Joseph Ratzinger avait entrevue il y a longtemps dans l'Allemagne de l'époque (le début des années soixante-dix) : dans l'un de ses livres bien connu, il se demandait la raison de l'échec dans la transmission de la foi. Pourquoi n'arrive-t-elle plus à prendre racine ? Il répondait : « La crise de l'annonce chrétienne qui s'intensifie depuis un siècle, provient en grande partie du fait que les réponses chrétiennes passent à côté des questions des hommes ; elles ont toujours été et elles sont encore les vraies réponses, mais comme elles n'ont pas été développées à partir des questions elles sont restées sans effet » (*Dogme et annonce*, Pa-

role et Silence, Paris 2012, p. 83). Ce n'est pas tant la clarté de nos réponses chrétiennes qui a manqué (il parlait de l'Allemagne des années soixante-dix qu'il connaissait bien), mais qu'elles soient en rapport avec les interrogations humaines.

Avec sa proposition, Giussani appuyait vraiment sur cette difficulté qui lui faisait penser à deux mondes parallèles où les réponses pouvaient être vraies (elles étaient vraies, elles pouvaient l'être) sans pour autant rencontrer l'autre, ou bien en survolant ou en étant à côté de la vie. Le fait d'avoir négligé le drame humain, les questions, la passion d'une vie raisonnable est, à mon avis, un des éléments de la situation dans laquelle nous nous trouvons, et pour laquelle nous ne savons souvent pas vraiment trouver d'explications. Le livre commence avec trois prémisses de méthode : la première prémisse concerne le « réalisme », la seconde « le raisonnable » et la troisième l'« incidence de la moralité sur la dynamique de la connaissance ». Commençons notre recherche en partant de ces prémisses. Mais quel type de recherche voulons-nous entreprendre ? Suivons-en les étapes. Réalisme : l'objet dicte la méthode. Quel est l'objet ? L'objet est la personne. Non pas la définition de personne, mais la personne que je suis moi, que tu es toi, qu'est chacun de nous. Quelle est alors la modalité d'une enquête réaliste s'il s'agit de connaître ce qu'est une personne ? Qui suis-je, moi ? (Leopardi *dixit* : « et moi, que suis-je ? »). Selon moi, dans l'Italie des années cinquante, il y avait déjà en Giussani, *avant la lettre* (en français dans le texte), la réponse à la question de Ratzinger des années soixante-dix. Je fais des comparaisons historiques un peu hasardeuses mais il me semble qu'elles peuvent être utiles. Il y a une manière de proposer les contenus vrais, les réponses provenant

du Mystère révélé, qui contient, qui porte avec elle le dialogue vivant avec soi-même et avec l'autre. Et c'est cela qui permet de voir le contenu de ce qui est proposé comme pertinent, comme adéquat et donc convenable pour moi et pour tous. Ratzinger s'interrogeait sur la situation et répondait que ce qui avait manqué était le *Mit-fragen*, c'est à dire le fait de se demander ensemble, avec tous : « C'est pour cette raison qu'il est indispensable de se poser les questions avec l'homme qui cherche : c'est une composante essentielle de l'annonce en tant que telle, car ce n'est qu'ainsi que la parole (*Wort*) peut devenir réponse (*Ant-wort*) » (*ibid.*).


Reprenons donc nos questions comme expression de l'ouverture de la raison sur ce qu'elle ne peut imaginer ni définir. Cela me semble être l'une des caractéristiques les plus originales et puissantes de la proposition de Giussani.

Elisei. Il me semble que cela a une importance aussi du point de vue du dialogue : c'est une méthode qui permet de parler vraiment avec tout le monde, puisqu'on ne se contente pas de proposer, comme tu le disais, un critère juste, une raison juste, qui ne suffit pas en soi à faire rencontrer l'autre.

Prades. On risque surtout de ne pas se rencontrer soi-même ! Et cela est pire. C'est absolument vrai, parce que tu peux penser : « J'ai dit quelque chose de vrai, comment se fait-il alors que cette personne ne me suive pas ? ». Il peut y avoir beaucoup de raisons, bien sûr, mais le fait qu'il n'y ait pas la dimension d'implication dans le drame humain obscurcit, cela enlève la force d'annonce qui est caractéristique de la proposition de don Giuss. À mon petit niveau, j'ai vu que le fait de se mettre en jeu soi-même avec cette hypothèse ouvre de nombreuses portes. Certes, une porte ouverte n'est qu'une porte ouverte, cela ne veut pas dire qu'on est arrivé, mais la porte s'est ouverte, ensuite on verra. Pendant ce temps, on commence à cheminer. Parfois, on nous claque la porte au nez. C'est toujours en prévision, toujours. Alors on recommence. Mais plus on recommence, et plus on est soi-même, plein de passion pour faire le chemin avec l'autre, parce que l'autre a quelque chose de toi.

Elisei. Tu disais que cela valait la peine de proposer un livre comme celui-ci. S'arrêter pour le lire en ce moment, y consacrer du temps, travailler sur un

On s'aperçoit que l'on grandit, non pas dans un secteur particulier de l'activité humaine, dans un secteur ou dans beaucoup, mais par rapport à la question centrale de la vie, c'est à dire le sens de l'existence. Me rendre compte que je grandis au fil des années sur le sens de la vie est le centuple ici-bas.



livre comme celui-ci, permet d'abord de se retrouver soi-même. Toi aussi, comme tu le disais dans la réponse à cette dernière question. C'est une question de conscience (il me semble comprendre que c'est aussi une question de conscience, non ?). À un moment donné, on ne sent plus la vie passer au-dessus, mais on arrive à en cueillir la profondeur. C'est ici que nous arrivons au concept d'expérience. À ce propos, je donne un exemple très rapide. Pendant les vacances de Pâques, j'étais chez mes parents et il y avait de la musique classique. Tout en écoutant la musique classique et en lisant certaines choses, je me suis aperçue que mes filles étaient en train de rire. Elles riaient aussi avant, mais à un certain moment cela m'a touchée, cela m'a émue. Dans quelle mesure cela a-t-il à voir avec l'expérience dont parle Giussani, car c'est l'un des concepts qu'il développe beaucoup et là encore, à nouveau, de manière très différente de la façon dont nous entendons parler d'expérience quotidiennement, normalement. Dans quelle mesure cela a-t-il à voir avec le fait de percevoir la profondeur de ce moment qu'on est en train de vivre et auquel on participe ?

Prades. À mes yeux, la catégorie de l'« expérience » est décisive pour le système complexe de la position humaine et chrétienne de don Giussani. Dans le livre, il tient à préciser ce qu'il entend par le mot « expérience » pour de nombreuses raisons (y compris théologiques). Il savait bien combien cette catégorie avait été suspecte pour l'autorité de l'Église dans les 30-40 premières années du XX^e siècle. On ne plaisantait donc pas avec cela ; mais

surtout parce qu'on jouait avec la vie des jeunes et celle de tout le monde. C'est pour cela qu'il a voulu immédiatement préciser ce qu'il entendait par l'expression « faire expérience ». Je vais essayer de le dire ainsi : *faire expérience* veut dire essayer ; mais sans critère de jugement, n'y a pas d'expérience, le fait « d'essayer quelque chose » n'implique pas qu'il y ait « expérience » au sens pleinement humain du terme, sans la comparaison avec des critères de jugement, dit Giussani, qui permettent d'illuminer les facteurs en jeu jusqu'à saisir la plénitude de ses propres exigences et la vérification des évidences qui constituent le cœur de l'expérience même. L'expérience (entendue au sens intégral, avec ces critères qui rendent capables de jugement) permet d'affronter toutes les questions de la vie en ayant conscience de grandir. Pour moi, c'est le centuple ici-bas ! On s'aperçoit que l'on grandit, non pas dans un secteur particulier de l'activité humaine, dans un secteur ou dans beaucoup, mais par rapport à la question centrale de la vie, c'est à dire le sens de l'existence. Me rendre compte que je grandis au fil des années sur le sens de la vie est le centuple ici-bas, puis viendra la vie éternelle.

L'intelligence du réel, la passion pour la raison, n'est pas un devoir sur table, elle ne peut pas l'être. La table de travail est très importante pour certains d'entre nous et décisive pour notre métier, mais une intelligence comme celle-ci ne peut être atteinte par aucun de nous sur le papier, même par celui qui travaille réellement à sa table. Mais elle s'acquiert – cette intelligence du réel – à partir de la comparaison avec le réel. Je donne un exemple, excusez-moi si je suis un peu trivial. Je peux écrire au tableau : « Les mamans aiment leurs enfants. Les enfants sont aimés par leurs mamans ». Mais pour l'enfant qui est assis là, cette phrase ne l'embrasse pas, elle ne le console pas. Elle est vraie, indestructiblement vraie, mais l'enfant ne saisira le contenu d'intelligence du réel exprimé par la phrase que dans la mesure où, embrassé par sa mère, il se sent vraiment capable, même sans paroles, de confirmer (s'il pouvait, il parlerait, il crierait !) : « Maman m'aime ! ». Excusez-moi pour l'exemple simple, mais il est utile aussi par rapport à ce que je viens de dire sur les critères qui constituent le cœur humain : Giussani dit que chacun de nous est doté de ces critères avec lesquels il peut comparer toute chose ; ils sont donnés par nature, ils sont donnés dans notre condition, offerts par la condition humaine ou (en utilisant une

expression qui lui est propre) ce sont des critères immanents à la structure originelle de la personne.

Je m'arrête un instant sur cette première dimension des critères (sans lesquels on ne fait pas expérience, on ne grandit pas) en lien avec la vie, le sens de la vie : ils sont objectifs, ce sont les mêmes pour tout le monde, en nous, mais ils nous sont donnés ; ils sont immanents à notre structure humaine, mais ils ne sont pas disponibles, au sens profond du terme, ils ne sont pas manipulables par nous-mêmes. Cependant, il ne faut pas écouter Giussani parce qu'il le dit, pas plus que moi parce que je le dis, parce qu'il faut le voir ! Il est nécessaire de le voir comme l'enfant qui peut confirmer la vérité de la phrase sur sa maman. J'essaie de dire comment je le vois, et où.

Il y a quelques années, alors que je lisais un poète espagnol contemporain, Karmelo C. Iribarren, j'avais été touché par une poésie de deux lignes (deux lignes !) intitulée *Madrid, métro, noche* : « Des gens épuisés les yeux rivés à terre, / s'interrogeant sur la vie, la vraie... / car ce ne peut pas être que cela ». Les yeux rivés à terre, on s'interroge sur la vie, la vraie, car ce ne peut pas être que cela. Des gens ordinaires, qui travaillent comme des fous, qui rentrent à la maison le soir épuisés dans le métro, éteints, qui regardent par terre et qui pensent : « Mais la vie, qu'est-ce que c'est ? ». Le poète a raison dans sa manière de saisir, dans sa lecture du cœur de ces personnes. Ce qui m'impressionne et me frappe le plus est ceci : comment font ces personnes pour savoir que la vie ne peut se résumer à cela ? Qui l'a dit ? Personne ne l'a dit ! Ou si ? Ce n'est pas parce que tu as eu avant une vie de riche et que tu as tout perdu ensuite que tu rentres chez toi en métro la nuit et que tu dis : « Mince, j'avais un chauffeur et une voiture, cette vie me manque... », non ! Tu peux n'en avoir jamais eu, n'avoir jamais vu d'autre vie. Et pourtant tu sais que la vie ne peut pas être que cela. Mais alors d'où vient cette certitude ? Qui crie en moi ? Quelle voix crie en moi cette exigence de vie vraie ? Si ensuite tu le transformes en positif, tu dis : « D'accord, la vie ne peut pas se résumer à cela. Tu es là, détruit, en morceaux, dans le métro. Dis-moi donc quelle serait la vraie vie ». Si vous essayez de le faire comme la personne dans le métro, n'importe lequel d'entre nous (d'ailleurs, je fais partie moi aussi de ceux du métro !) et que vous commencez à vous demander : « Alors, la vie, qu'est-ce que c'est ? », la vie-vie, dirait August-



tin. Qu'est-ce que la vie-vie ? Commencez à faire la liste des ingrédients et essayez de voir où vous vous arrêtez, où vous pourriez dire : « Voilà, c'est ça la vie ! ». Très intéressant. Quand on voit cela, on se demande : « Mais existe-t-il quelqu'un au monde qui se conçoit comme esclave, qui travaille comme un esclave sans saisir ce fossé par rapport à une vie qui ne serait pas seulement celle d'esclave ? ». Ce sont des choses à surprendre. Voilà un peu, disons, une observation complexe sur le sens de la vie, qui émerge dans de nombreux épisodes, parfois même plus simples.

Je vous en raconte un autre très banal. Je suis professeur, j'enseigne la théologie depuis longtemps et il y a quelques années, j'avais un étudiant qui s'asseyait dans la file la plus éloignée, plus éloigné ce n'était pas possible, et qui n'était visiblement pas intéressé par ce que je disais (du moins c'est ce que je pensais). Quand un professeur voit quelqu'un comme ça, sincèrement, il commence à ne pas avoir une très bonne opinion du type en question. Un jour, c'était le printemps, plus ou moins, j'étais dans mon bureau de professeur pour recevoir les étudiants. On sonne. C'est cet étudiant : « Écoutez, d'habitude, je ne parle jamais avec les professeurs. Et puis, vous m'êtes particulièrement antipathique. » « D'accord ». « Et puis ce Communion et Libération ne me plaît pas ». « Alors, peut-être t'es-tu trompé de porte, que veux-tu que je te dise ? Comment se fait-il que tu sois là ? ». « Depuis avant Noël, c'est difficile et je pense tout laisser tomber. J'ai demandé de l'aide, on m'a donné des conseils, sans doute sages et bons, mais je n'avance pas, je vois que rien ne m'aide. Mais je me suis aperçu qu'écouter vos leçons m'aide ». Mince ! A ce moment-là, j'ai eu envie

de lui dire « Écoute, remercie Dieu de ce qui t'est arrivé car tu t'es aperçu de quelque chose de tellement vrai que cela a fait bouger et a traversé tous tes préjugés. Tu as été lié par la lumière et, disait don Giuss, par l'évidence de la vérité, qui ne te lie pas à moi, mon cher (j'ai été un intermédiaire), mais qui te lie à l'expérience du vrai que tu as faite maintenant, dont, moi, j'ai été l'intermédiaire. Si je te suis antipathique, débrouille-toi, mais pendant toute ta vie tu n'enlèveras pas le fait que tu as saisi la différence entre les choses qui nous glissent dessus et l'émergence d'une vérité pertinente, contraignante, transparente, qui suscite ta responsabilité. Maintenant, débrouille-toi ! Je suis ici quand tu veux ». Il est parti. Il est revenu une fois, il est revenu de nombreuses autres fois, nous sommes devenus très amis, aujourd'hui, je pense qu'il est très intelligent, bien sûr, il suit notre compagnie très belle du mouvement. Je ne sais pas si je l'ai aidé lui, mais cet épisode m'a beaucoup aidé moi, car la vérité est puissante. Dans une société comme la nôtre, qui nie jusqu'à l'interrogation sur le vrai, je peux insister pour dire ce que je veux, mais si la vérité reconnue et jugée émerge, on renaît comme sujets en toute chose ! Cet étudiant est maintenant un très bon prêtre.

Elisei. Nous avons compris la méthode avec laquelle Giussani envisage le sens religieux, le point de départ qu'il indique pour regarder son propre sens religieux. Cependant, tu dis que l'on a de nombreuses couches de préjugés sur soi-même. Alors d'où est-ce que je pars ?

Prades. Avant de te répondre, il y a une chose que je voudrais absolument dire. Parce que le revers de

la médaille de ces critères – qui, comme critères, sont objectifs, immanents et donnés – c'est qu'on peut se tromper dans leur application, et de fait, on se trompe. Giussani citait toujours (je me le rappelle) l'exemple du chef de service qui tombe amoureux de sa secrétaire. Il est marié, il a trois enfants et dit qu'il quitte la maison ; au nom de quoi ? Il trahit au nom de quoi ? Personne ne trahit au nom de la trahison ! Personne. On trahit au nom d'une idée de bonheur, d'une idée d'amour ; oui, de bonheur ou d'amour. Mais l'application peut être erronée, tout à fait erronée : en négatif, nous en avons malheureusement tous des exemples très proches. Pensez aussi à l'exigence de justice. Je ne pense pas qu'il y ait dans le cœur une exigence plus forte que celle-ci. Il suffit que tu te sentes injustement traité et c'est la fin du monde ! Mets-toi maintenant de l'autre côté, mettons-nous de l'autre côté : tu veux faire justice, par exemple, à la maison avec tes enfants, je ne dis pas que tu ne veux pas faire justice. Nous savons tous très bien quand nous ne voulons pas faire justice, mais imaginons le cas où nous voulons la faire. Tu dis : « J'ai deux enfants, trois enfants, j'ai deux salariés et je veux faire justice. Avec mes mains, je ne pourrai jamais faire justice ? Que signifie faire justice ? » C'est une évidence : sans justice, je ne peux pas vivre, car je ne supporte pas de vivre dans l'injustice (et les blessures que nous portons à cause des injustices subies sont terribles). Tu dis : « D'accord, j'ai compris. Alors, comme la justice est une exigence du cœur, chacun de mes élans est juste ? ». Cela dépend ! Il y aura toujours la possibilité de découvrir que ce que je croyais être la justice peut être comparé à un critère de justice plus « juste », qui me fait changer et me fait dire : « Je pensais avoir été juste autant que je le pouvais ; mais mon cœur, avec son exigence de justice, continuera à me corriger, je pourrai toujours redécouvrir que le critère immanent, donné, que je n'ai pas établi moi-même, peut corriger les applications que j'en fais ».

J'arrive à ce que tu me demandais : par où commence-t-on ? On commence... voyons par où commence don Giussani.

Elisei. Un peu de *suspense*...

Prades. Pour une enquête existentielle comme celle que nous menons, la proposition est de partir de soi. Il le dit clairement et c'est un critère très, très fort. Combien de paris, combien de choix très

forts, fait Giussani dans le parcours du livre. Nous devons donc bien comprendre en quel sens il nous invite à « partir de soi-même [et] prendre comme point de départ sa propre personne » (*Le sens religieux*, op. cit., p. 58). Dans un contexte comme celui d'aujourd'hui, dans lequel narcissisme et individualisme sont sans doute beaucoup plus forts qu'il y a cinquante ans, il dit : « On ne peut le faire de façon réaliste que lorsqu'on regarde sa propre personne *en action*, c'est-à-dire lors d'une observation dans l'expérience quotidienne » (*ibid.*). Giussani suggère un critère de méthode très intéressant. Comment puis-je m'en apercevoir ? Par où commence-t-on ? Il faut identifier la structure de la réaction de chacun d'entre nous face à la réalité. Pas l'introspection, pas l'isolement, mais me voir en action, accuser le coup. C'est en cela que le réel est salutaire car, s'il n'était pas là, nous serions tous fous ! La réalité est un principe de santé mentale. Tu te vois en action, tu te vois en lien avec le réel, dans l'action, dans les affections que tu vis, dans le travail, dans l'amour, dans l'engagement culturel, public, politique. L'implication dans chaque aspect de la vie te donne toujours un *feedback* qui – regardé selon les critères que je viens de mentionner – est une source inépuisable de tension vers la compréhension intégrale de la vie. Nous n'avons besoin de rien d'autre. Nous ne manquons pas de vie et, comme la réalité qui nous provoque tous les jours ne manque pas, tout le dynamisme qui permet de grandir se réveille en suivant les critères vécus avec raison.

Elisei. La prochaine question est liée à cela. Parfois, nous nous retrouvons avec un cœur qui semble un peu endormi, ou bien nous le voyons chez quelqu'un que nous rencontrons. Comment

Par où commence-t-on ? Il faut identifier la structure de la réaction de chacun d'entre nous face à la réalité. Pas l'introspection, pas l'isolement, mais me voir en action, accuser le coup.



réveille-t-on un cœur assoupi ? Dans la *Préface*, Bergoglio dit : « On ne peut pas commencer un discours sur Dieu, si l'on n'a pas auparavant soufflé sur les cendres qui étouffent les braises ardentes des interrogations fondamentales » (*ibidem*, p. 11). J'ai en tête un collègue insatisfait par rapport à sa vie sentimentale, professionnelle, bref, à tous points de vue, et pourtant, j'ai l'impression qu'on s'en contente, qu'on choisit de s'en contenter.

Prades. Du point de vue de l'éducation de chacun d'entre nous – pour les jeunes de 12 ans, de 14, pour vos enfants, pour moi qui en ai 62 ans –, la question est très importante. J'en ai énormément besoin. Pour notre parcours éducatif, pour la communication de notre expérience, pour le partage de notre expérience, c'est une question radicale. Comment ces interrogations se réveillent-elles ? Comment un cœur assoupi se réveille-t-il ? Je vais directement à cette fameuse page où Giussani répond justement à ta préoccupation : quelle est la structure de la réaction que suscite le réel, la première, la plus originelle ? Il se sert d'un exemple vraiment très original, très beau : « Supposez que vous naissiez, que vous sortiez du ventre de votre mère, à l'âge que vous avez maintenant, au stade de développement et de conscience où vous êtes arrivés. Quel serait le premier, le tout premier sentiment, c'est-à-dire votre première réaction en face de la réalité ? Si j'ouvrais grand les yeux en quittant en cet instant le sein de ma mère, les choses me frapperaient d'émerveillement et d'étonnement, comme devant une "présence" » (*ibidem*, p. 145-146). Si nous pouvions naître avec la conscience d'un adulte, la structure de la réaction face au réel serait

*Tu avances, avances, avances,
tu vas plus loin, tu entres
dans cette expérience, et
à la fin, tu t'aperçois tout
simplement qu'à l'origine
de toi-même, il y a quelque
chose de mystérieux
auquel tu ne peux pas dire
autre chose que « Toi ».*

l'étonnement. Les « choses », la « chose », le réel.

L'exemple n'est pas artificiel, il me semble très fort, très profond. Parce que, certainement, nous pouvons tous nous reconnaître, en tant que personnes normales, dans cette première description de la structure d'une réaction émue, d'un étonnement devant les choses habituelles. Cela m'a rappelé un livre publié il y a de nombreuses années sur les témoignages d'astronautes américains et de cosmonautes russes revenus sur Terre. En relisant certains d'entre eux, ce qui frappe immédiatement, c'est une surprise pleine de joie. Par exemple, l'un d'eux disait : « En sortant de la capsule spatiale, j'ai eu une étrange sensation de bonheur. La Terre avait une odeur ineffablement douce et profonde. Quel plaisir de sentir le vent après de longs jours passés dans l'espace ». Un autre déclarait : « Après être descendu de la capsule, j'étais tellement heureux de voir la terre déjà recouverte par la première petite couche de neige automnale. Je voulais me jeter par terre, l'embrasser et poser mes joues sur elle » (K. Kelley (dir.), *The Home Planet*, Addison-Wesley, Reading-Ma, 1988). Combien de Russes ont-ils vu dans leur vie quelques centimètres de neige sur la terre en automne ? Tous (hormis quelques-uns sur la mer Noire !). Il n'y a rien de plus banal, de plus évident que la neige en Russie. Mais il suffit de retrouver le regard originel pour te donner envie de te jeter par terre, rempli de bonheur !

Don Giussani ne cite toutefois pas cet exemple uniquement pour stimuler les sentiments, comme si l'on disait : « La terre me met de bonne humeur », mais il lit cette expérience, qui peut se multiplier dans beaucoup d'autres exemples, comme un indice de rien moins que de la profondeur même de la réalité. C'est-à-dire que l'étonnement n'est pas juste un sentiment, mais la route qui mène vers un « au-delà » qui est de la même nature que l'étonnement. Ce que je ne peux définir et que je ne peux imaginer me paraît tellement correspondant qu'il suscite étonnement, émotion. Serait-ce faux ? Serait-ce une apparence ? Don Giussani part de l'étonnement comme porte, comme fenêtre, comme point de fuite pour nous indiquer la seule chose qui peut nous rassurer : la réalité est bonne. Elle ne « paraît » pas seulement bonne, mais elle se donne à moi telle qu'elle apparaît, comme bonne. Voilà la certitude, voilà la consistance.

Ton collègue, moi-même, nous tous, nous pouvons être éteints jusqu'à ce que nous ayons, par grâce, l'occasion de faire une rencontre qui éveille l'étonnement, qui réveille le dynamisme humain,



Il n'y a pas de spectateurs ici, aujourd'hui, il n'y en a pas. Vous êtes venus par hasard ? Je ne sais pas pourquoi vous êtes venus, mais vous êtes là. Et vous n'êtes pas spectateurs. Laissons donc la question ouverte : « Que veut dire vivre intensément le réel ? ». De quelle personne, dont je connais le prénom et le nom, puis-je dire qu'elle correspond aux paroles du texte, c'est à dire qu'elle vit intensément le réel ?

qui remet en action. Ceci est décisif à cause de ce que tu disais au début. Giussani souligne combien l'expérience décrite dans l'exemple est profonde. Tu avances, avances, avances, tu vas plus loin, tu entres dans cette expérience, et à la fin, tu t'aperçois tout simplement qu'à l'origine de toi-même, il y a quelque chose de mystérieux auquel tu ne peux pas dire autre chose que « Toi ». Tu ne peux pas faire moins que dire « Toi » à cette mystérieuse origine dans la profondeur de ton être (cf. *Le sens religieux*, op. cit., p. 152). Ainsi, la route vers Dieu sera comprise de manière beaucoup plus réaliste, existentiellement contraignante, lorsque tout le monde entendra le message chrétien. Don Giussani a commenté la *Sevillanas del Adios* : « Algo se muere en el alma, / cuando un amigo se va... [...] El barco se hace pequeño / cuando se aleja en el mar... » (Quelque chose meurt dans l'âme quand un ami s'en va ... Le bateau devient toujours plus petit quand il s'éloigne sur la mer). Giussani dit que c'est l'expérience humaine la plus noble. Ce point de fuite se perd à l'horizon : « La *Sevillanas*, disais-je, est un symbole : le bateau, le navire qui s'éloigne devient toujours plus petit au fur et à mesure qu'il pénètre dans la mer, il devient toujours plus petit, jusqu'à disparaître ». Puis il ajoute : « Mais alors que pour l'homme habituel, cette ligne d'horizon est le point où tout se noie et disparaît – il *barquiño* de la chanson a disparu, c'était un point, un point, et puis il a disparu –, pour le chrétien, cette ligne d'horizon est comme l'énigme, le mystère d'où doit couler, doit affluer devant lui, doit arriver jusqu'à lui quelque chose : c'est une terre inconnue, d'où doit arriver jusqu'à lui quelqu'un qui apporte une richesse inimaginable. [...] Et en effet, à un moment donné apparaît un point à l'horizon, sur la ligne

d'horizon : c'est ce bateau. Ce *barquiño*, qui est un point, devient toujours plus grand ; aux yeux de l'homme attentif qui le fixe, il devient toujours plus grand, toujours plus grand, jusqu'à ce qu'il se dessine aussi dans ses facteurs internes et que l'on voie un homme, le batelier, assis dedans. La barque s'approche de la rive, accoste, et l'homme qui attendait embrasse l'homme qui arrive » (*Realtà e giovinezza. La sfida*, Bur, Milan 2018, p. 98-100, 102). Mais qui pourra jamais comprendre jusqu'à en trembler la phrase : le Mystère s'est fait homme, si le fait de dire « Mystère » ne suscite pas l'expérience de l'aspect mystérieux d'un bien inconnaissable qui traverse toutes les couches de la vie et dont on ne connaît pas le nom ? Tu ne sais pas dire son nom et il ne dit pas ton nom, mais l'homme qui descend sur terre et t'embrasse (le Mystère fait homme), Lui, a un nom et Il connaît mon nom.

Donc, si l'on ne fait pas intégralement le parcours, les mots les plus sacrés de notre foi peuvent glisser sans nous affecter d'un millimètre. Alors qu'ils sont véritablement la porte du salut pour celui qui se pose la question : « Qu'est-ce que je fais ici alors que je ne comprends rien à ma vie ? ». Je peux être éteint, mais je me réveille parce que quelqu'un passe à côté de moi avec cette capacité à m'embrasser.

Elisei. Quelque chose peut nous étonner et cela peut nous réveiller. Puisque nous parlions d'étonnement, pour la prochaine question, très rapide, je pars de ce que m'a demandé un autre collègue (j'en ai autant que tu veux pour d'autres questions encore !). Ces derniers jours, comme je préparais la rencontre de ce soir, je gardais le livre dans mon sac. Manifestement, il se voyait et un collègue intrigué l'a sorti ; après le titre, il a regardé la quatrième de cou-

verture et a lu : « Vivre intensément le réel ». Il s'approche de moi et me dit : « Mais que fait quelqu'un qui vit intensément le réel ? ». Je lui ai dit : « Viens écouter Prades et il répondra ». Giussani dit : « La formule de l'itinéraire vers la signification ultime de la réalité quel est-il ? Vivre intensément le réel ». Qu'est-ce que cela signifie ?

Prades. Magnifique ! Je vous laisse cette question ouverte à tous. Vraiment ! Ce n'est pas comme s'il y avait des acteurs sur scène et des spectateurs dans le public, désolé ! Il n'y a pas de spectateurs ici, aujourd'hui, il n'y en a pas. Vous êtes venus par hasard ? Je ne sais pas pourquoi vous êtes venus, mais vous êtes là. Et vous n'êtes pas spectateurs. Laissons donc la question ouverte : « Que veut dire vivre intensément le réel ? ». De quelle personne, dont je connais le prénom et le nom, puis-je dire qu'elle correspond aux paroles du texte, c'est à dire qu'elle vit intensément le réel ? Pensons que Charles Taylor dit : « Cette époque est celle de l'authenticité » (C. Taylor, *The Ethics of Authenticity*, Harvard University Press, 2003). En effet, dans beaucoup de chansons que l'on écoute, par exemple *I Want it All*, on a l'impression d'une vie très intense, très authentique. N'est-ce pas ? *And I Want It now* (Queen, « I Want it All », de *The Miracle*, 1989 EMI). C'est cela vivre intensément le réel ? Peut-être est-ce l'idée de se dépenser ? Il est beaucoup plus beau de croiser quelqu'un dont la vie réveille en moi l'expérience d'une correspondance, de l'intensité du réel comme itinéraire vers la signification ultime. Car c'est la seconde partie de la phrase que l'on ne doit pas perdre. « Vivre intensément » peut s'entendre de nombreuses façons : don Giussani dit que c'est pour rejoindre la « signification ultime ». Je suis curieux de voir, dans quelques semaines, toutes les indications que nous aurons de personnes, de lieux, d'événements où l'on vit intensément le réel de façon à être en chemin vers le destin.

Elisei. Je voudrais comprendre quel intérêt cela

peut avoir de réfléchir sur la religiosité, sur le sens religieux, pour celui qui croit peut-être avoir trouvé une réponse à ces questions, pour celui qui est déjà sur un chemin de foi. En somme, pourquoi cela n'est-il pas un pas en arrière ou une répétition ?

Prades. Ce n'est pas seulement pour « celui qui croit avoir trouvé une réponse », mais justement pour « celui qui l'a trouvée », car la réponse chrétienne est très vraie. Giussani avait eu une fois cette formule : « Le sens religieux, c'est nous qui l'avons écrit » – nous... lui ! –, « nous chrétiens, nous catholiques », c'est à dire nous qui avons rencontré Jésus Christ, et qui avons pu retrouver l'humain à partir de la rencontre faite, selon l'épaisseur, la richesse, la précision, la plénitude que l'on décrit dans *Le sens religieux*. Giussani l'a dit, mais je rappelle ici l'expression que Julián Carrón utilisait si souvent : « Le sens religieux vérification de la foi » (*Traces*, février 2011, p. I-XII). Faire le parcours du sens religieux comme vérification de la foi chrétienne, voilà ce que nous voulons faire maintenant. Autrement, comment ferons-nous, comment ferai-je pour communiquer l'intensité, le goût, la passion pour la foi si, lorsque je dis « Incarnation du Verbe fait homme », il manque tout ce que j'ai dit avant ? Au contraire, il est bien différent de pouvoir dire à quelqu'un : « Viens avec moi, nous sommes ensemble, je viens chez toi », quand ma foi est comme rétro-alimentée, tenue et mise en mouvement par cette intelligence de l'humain qui surgit de la foi ! Je pense qu'une proposition comme celle-ci permet (ce n'est pas mécanique, rien n'est mécanique) d'échapper au formalisme, au formalisme dans la manière de vivre la foi en tant que chrétiens. Jusqu'à saisir le lien profond, existentiel, entre chacune des propositions que nous fait le christianisme, que nous fait le Seigneur que nous avons rencontré, et l'humain qui Le cherche. Du reste, si le sens religieux n'arrive pas à trouver ce qui le met en mouvement, habituellement il se perd (il en a toujours été un peu ainsi) en détails qui se substituent à la totalité, car sans

C'est l'expression d'une proposition éducative qui fait partie d'un parcours, d'un chemin qui ne peut pas susciter l'intérêt s'il ne passe pas à travers une réalité qui suscite en toi l'étonnement et te met en mouvement.





signification on ne vit pas. Si je n'arrive pas à rencontrer la signification devenue proche, faite chair, je la traduirai selon mon imagination ou ma définition. Le seul qui empêche le cercle du sens religieux de se refermer, c'est le Christ. « Remoto Christo », comme le disait l'ancienne théologie. Sans le Christ, la tentation d'enfermer le problème dans une image ou dans une définition est trop forte.

Elisei. Je propose de conclure en mentionnant qu'il s'agissait de la présentation du livre, mais que c'est aussi la proposition d'un travail sur *Le sens religieux*, comme possibilité d'approfondissement pour tous.

Prades. Très beau. Davide l'avait rappelé et tu l'as rappelé toi aussi ; je le redis très vite. Dans la *Préface*, l'archevêque Bergoglio dit que ce livre « est un livre pour tous ». C'est un livre pour tous !

En soi, c'est un chef-d'œuvre, mais selon moi cela ne suffit pas, car ce n'est pas ainsi qu'il est né ! C'est justement à cause de la façon dont il est né que le plus fascinant dans ce livre est qu'il représente une dimension d'un chemin éducatif intégral, pour un approfondissement de l'expérience chrétienne et humaine intégrale que chacun a rencontrée, et à travers laquelle il est arrivé aussi au livre. Il ne s'agit pas de faire par soi-même, il ne s'agit pas d'un manuel d'auto-assistance (je ne sais pas comment le dire), il ne s'agit pas de cela ! C'est l'expression d'une proposition éducative qui fait partie d'un parcours, d'un chemin qui ne peut pas susciter l'intérêt s'il ne passe pas à travers une réalité qui suscite en toi l'étonnement et te met en mouvement. Pour cela, et en cela, le livre prend tout son poids.

Le pape François nous avait dit en octobre dernier que « l'Église, et moi-même, espère plus, beaucoup

plus » (« Que brûle dans vos cœurs cette sainte inquiétude prophétique et missionnaire », français. clonline.org). Je pense humblement que l'un des plus beaux aspects dans l'absolu du chemin éducatif que nous partageons et auquel nous pouvons inviter tout le monde est vraiment cette expérience intégrale, le fait de pouvoir faire partie d'un lieu vivant qui regarde l'humain de cette façon. Cette vie, cette réalité, permet de rester dans la position adaptée face à tous les défis dont nous avons parlé avant, les plus grands comme ceux du quotidien, et que François appelle « changement d'époque ». En ce sens, à mon avis, ce livre est une ressource d'une exceptionnelle valeur éducative, culturelle, missionnaire, à proposer à tous, car il nous convient vraiment à nous.

Elisei. La parole est à Davide Prospero pour la conclusion. Je vous remercie pour votre attention.

Prospero. Je voudrais conclure cette rencontre en reprenant ce qui vient juste d'être dit par Javier Prades. Il ne s'agit pas seulement, ce soir, de la présentation d'un livre, (c'est certainement le cas, mais pas seulement), mais de la proposition du début d'un travail, que nous, de Communion et Libération, nous avons l'habitude d'appeler « école de communauté ». L'école de communauté est un geste hebdomadaire ou bimensuel, généralement guidé par l'un des responsables locaux du mouvement, qui entend approfondir les contenus proposés grâce à la confrontation étroite entre le texte de don Giussani et sa propre expérience, comme nous l'avons entendu. Il a la forme d'un dialogue et, comme nous l'avons dit au début, il est ouvert à tous. Il n'existe pas de conditions préalables d'appartenance, de

croyance religieuse ou de compétences culturelles : il suffit d'être ouvert pour écouter pour s'intéresser et pour s'engager vis-à-vis de sa propre humanité. En fait, ce geste est né de la passion éducative de don Giussani qui, comme nous l'avons entendu, a consacré toute sa vie à l'éducation, formant des jeunes et des moins jeunes à un regard libre et sérieux sur eux-mêmes et sur la réalité.

Permettez-moi de lire quelques passages extraits de différents textes, dans lesquels don Giussani lui-même introduit le sens et le but de l'école de communauté. « L'école de communauté est avant tout un travail. C'est le travail qui construit, c'est le phénomène humain par lequel, en façonnant la réalité créée, la réalité qui nous entoure, on érige quelque chose d'organique, d'hospitalier, d'utile, de pacifique, d'humain. [...] Mais je me demande maintenant : pourquoi l'école de communauté ? Pourquoi avons-nous créé l'école de communauté il y a tant d'années ? La vie a un but, et le fait qu'il y ait tant de problèmes qui pèsent sur nos journées est précisément la confirmation que la vie a un but, car si elle n'avait pas de but, il n'y aurait pas de problèmes. C'est ce que nous voulions en créant l'école de communauté : qu'il n'y ait pas de problème humainement ressenti dans nos vies qui ne trouve une réponse, une réponse adéquate ; la réponse adéquate à un problème sont les raisons constitutives de ce problème. Cela donne à la vie de la curiosité et de l'enthousiasme. La résolution d'un problème dans la vie, propre à la vie, donne curiosité et enthousiasme. Cela a été la découverte des premières heures de cours de religion que j'ai faites ; j'ai dû me rendre compte que la foi a plus de raisons que ne peut en trouver l'intelligence humaine en tant que telle. La foi est plus capable de répondre aux problèmes humains que la raison elle-même. C'est pourquoi nous l'avons aimée, cette foi, parce qu'elle s'est montrée à nos yeux comme une grandeur plus fascinante que la grandeur de notre pensée d'hommes et plus accueillante que ne peut l'être un cœur humain généreux » (*In cammino. 1992-1998*, Bur, Milan 2014, p. 240-241).

Pourquoi, donc, faire l'école de communauté sur le livre que nous avons présenté ce soir ? *Le sens religieux* est le premier tome d'une trilogie de textes avec lesquels don Giussani a finalisé le parcours de catéchèse pour les personnes qui le rencontraient, lui ou l'expérience de foi née de la rencontre avec lui.

*Est une occasion
pour remettre au centre
de notre intérêt
notre vrai moi,
ainsi que la possibilité
de retrouver sans cesse
un rapport vraiment
libre avec la réalité.*



Les deux autres textes s'intitulent *À l'origine de la prétention chrétienne* et *Pourquoi l'Église* et parlent respectivement de l'expérience de la rencontre avec la figure du Christ, historiquement et existentiellement, et de la manière dont ce fait demeure dans l'histoire à travers la compagnie humaine de l'Église. La trilogie, dont *Le sens religieux* est la première étape, a pris chez don Giussani, avec un jeu de mots, la définition de « ParCours » : un cours qui offre la possibilité de faire un parcours. À plusieurs reprises, don Giussani lui-même a fait référence à la valeur de cette école de communauté sur *Le sens religieux* : « J'avais dit, avant que nous commencions l'école de communauté sur *Le sens religieux*, que l'une des choses que je me permettais de souhaiter à la fin du travail était que nous ayons perçu au moins un peu que tout, et tout ce qui nous concerne, dépend de quelque chose de plus grand que nous ; de plus grand, non pas au sens de plus volumineux par rapport à notre imagination mais toujours de la même nature que ce que nous parvenons à imaginer, mais plutôt au sens d'autre, "totalement autre", comme l'a rappelé une fois le pape en citant un grand théologien protestant ; notre raison n'y arrive pas : rien ne peut être comparable à Dieu, nous sommes un rien face à Toi. Maintenant ce Mystère (c'est le second point : le premier, c'est que le Dieu dont nous a parlé le Christ, que nous a révélé le Christ – car personne ne l'a jamais vu, sinon Celui qui est descendu du ciel – est Mystère) est un Mystère qui entre dans l'histoire : le Dieu est un Dieu historique. C'est ce qui est, de tous temps, insupportable dans la culture humaine. Beaucoup sont arrivés jusqu'à l'idée, jusqu'à l'intuition que la réalité dépend de quelque chose d'autre, même Voltaire, même les hommes les plus hostiles envers l'Église et le christianisme. Mais que ce Mystère ait eu quelque chose à voir avec l'histoire, que Dieu soit

devenu un homme, un Dieu historique, cela n'est pas facilement supportable, parce que ce n'est pas concevable. C'est justement parce que le Mystère n'est pas concevable par nous que nous pouvons d'autant moins concevoir comment le Mystère peut exister avec et dans la misère du temps et de l'espace, cette misère que nous portons et qui nous fait passer du matin incertain au soir fatigué, qui nous fait traverser la plupart des moments de manière distraite et banale, qui nous fait nous engager dans des attitudes habituellement tellement mesquines. Dieu pénètre ces choses, le mystère est entré dans l'histoire, c'est un Dieu historique » (*La verità nasce dalla carne*, Bur, Milan 2019, p. 190-191).

En une autre occasion, il dit : « L'homme d'aujourd'hui, qui a cette prétention, n'a jamais atteint un esclavage, jusque dans l'esprit et dans le cœur, comme celui d'aujourd'hui, d'autant plus terrible qu'il prétend se faire lui-même, qu'il oublie sa dépendance totale et originelle : "Je t'ai aimé d'un amour éternel, je t'ai fait naître, je t'ai attiré à moi, j'ai eu pitié de ton néant". Une phrase qui correspond à celle que le Christ a prononcée avant de mourir : "Sans moi, vous ne pouvez rien faire". Il est nécessaire d'avoir cette conscience et ce sentiment, qui nous sont donnés par l'évidence la plus déconcertante : nous pouvions ne pas exister ; nous n'existons pas parce que nous en avons eu le droit, parce que nous avons eu la force ou la capacité de nous donner la vie. C'est donc le sentiment de sa propre créaturalité, du fait d'avoir été choisi pour vivre, choisi pour exister qui doit dominer : il n'y avait aucune raison pour que j'existe et pas d'autres, infiniment autres. La Bible surgit, naît, se développe entièrement sur ce sentiment profond, sur cette vérité ultime et primordiale, sur cette vérité qui nous pénètre par tous les pores de la peau et tous les cheveux de la tête, car "même les cheveux de votre tête sont tous comptés", et tu ne peux pas élever ta taille ne fût-ce que d'un millimètre – si tu le voulais. La Bible part de la conscience et du sentiment primordial, profond et ultime face à cette dépendance totale » (*ibidem*, p. 104-105). C'est là que réside le contenu fondamental de l'école de communauté sur *Le sens religieux*.

Nous voyons bien que les rythmes de la vie, dans la succession frénétique des journées, nous poussent aujourd'hui souvent à agir en réaction, dans une course aux résultats qui répondent immédiatement à des stimuli extérieurs à notre personne.

C'est justement pour cette raison que nous ressentons de plus en plus le besoin d'avoir des moments à nous, pour s'arrêter et regarder avec passion la consistance de notre « moi » (comme nous l'avons entendu ce soir), sans laquelle toute cette frénésie nous mènerait vers une absence progressive de sens dans la vie. Je crois que débiter un travail comme celui-ci est une occasion pour remettre au centre de notre intérêt notre vrai moi, ainsi que la possibilité de retrouver sans cesse un rapport vraiment libre avec la réalité : travail, famille, enfants, amours, passions, maladie et solitude, joies et douleurs. Tout peut avoir une signification pour celui qui ne se résigne pas à vivre en renonçant à chercher un sens à l'existence.

Je conclus avec une brève citation de Giussani : « Mon souhait est donc que vous puissiez expérimenter comment chaque problème peut être abordé avec des raisons qui prés-entent ou indiquent la solution, et que la foi corrige et conclut toutes ces indications. Comme lorsque l'on se lève à l'aube qui est encore crépuscule du matin et que l'on ne voit rien de clair, hormis les dernières étoiles ; on entrevoit le contour des choses, des maisons, des arbres, des collines. À un moment donné, il se produit un phénomène qui semble normal et qui est étrange. Il ne vient pas du crépuscule, on comprend même ensuite que c'est le crépuscule qui en découle : c'est le phénomène du soleil qui se lève. Les maisons, les arbres et les collines se définissent alors selon leur vraie nature, selon leur vraie forme et tout se compose dans une tranquillité au sein de laquelle l'homme est en sécurité et commence à agir avec sécurité. Je vous souhaite que l'école de communauté soit pour vous ce soleil qui surgit de la confusion crépusculaire des intuitions naturelles, de l'intelligence naturelle » (L. Giussani, *In cammino. 1992-1998*, op. cit., p. 241):

Pour cette raison, nous vous invitons tous à faire ce travail avec nous, sans avoir la prétention de changer le monde, mais avec l'espoir de commencer à nous changer nous-mêmes. D'un point de vue pratique, vous pouvez demander des informations concernant les lieux et les horaires des différentes écoles de communauté aux personnes qui vous ont invités ce soir, ou bien en écrivant à l'adresse mail du secrétariat de CL : info@clonline.org

Encore merci à tous, en particulier au père Prades et à Irene Elisei. Bonne soirée.

© 2023 Fraternité de Communion et Libération.

Photo de couverture : © Shutterstock
Photos internes : © Pino Franchino/Fraternità CL